

Mosaïque. En mémoire d'Yves Jeanneret

Tracés ou les mots de la fin

David Martens

Mai 2020. Yves Jeanneret nous quittait, emporté par la maladie. Ses nombreux collègues, amis, étudiants se retrouvaient désemparés, profondément tristes, mesurant le privilège qui avait été le leur de côtoyer un chercheur de cette envergure et une personne aussi généreuse et chaleureuse...

Lorsque Hélène Campaignolle a eu la gentillesse de me contacter pour me proposer de concevoir un hommage à celui qui fut un compagnon de route du Centre d'étude de l'écriture et de l'image (CEEI), à travers l'entremise de sa rencontre avec Emmanuel Souchier – ce dernier en témoigne à l'occasion d'un retour sur la notion d'architexte et l'usage qu'ils en font dans leurs travaux –, il m'a semblé qu'un tel hommage devrait nécessairement revêtir une forme collective s'il devait ressembler à celui qui nous avait quitté – et il le devait, pour maintenir le souvenir d'Yves Jeanneret aussi vif que la tristesse que continuent de ressentir celles et ceux qui ont accepté d'adresser ces signes non seulement à l'ami disparu, mais aussi, en même temps, aux personnes qui l'ont connu, l'ont lu, ont travaillé avec lui, ainsi qu'à celles et ceux qui pourraient le découvrir en lisant cette mosaïque de témoignages.

L'étymologie du terme de mosaïque aurait certainement beaucoup plu à Yves Jeanneret, notamment en raison du caractère difficilement plus *trivial* de son histoire : en passant par le latin, le mot nous vient du « grec *mouseion*, « lieu où résident les Muses » (*mousa*) et, en grec byzantin, « mosaïque », ce mode de décoration ayant d'abord été utilisé dans les grottes dédiées aux Muses¹ ». Autant dire qu'il s'agit d'un mot dont le sens s'enracine aussi profondément que possible dans une histoire (comme celle de tous les mots) qui est le fruit d'un ensemble de médiations sédimentées au cours des siècles.

Un effet de mosaïque : c'est bien l'impression que laisse l'œuvre extraordinairement protéiforme d'Yves Jeanneret. De la littérature à la notion de trace, qu'il aura prise à bras le corps dans son dernier livre (*La Fabrique de la trace*, 2019), en passant par la vulgarisation, la controverse scientifique, l'écriture à l'écran, et plus largement toutes les formes possibles et imaginables de médiations, la liste des questions auxquelles il a proposé des réponses et celle des enjeux qu'il a contribué à éclairer dépassent à un tel point l'entendement qu'il paraissait impossible de proposer d'Yves Jeanneret une image un tant soit peu unifiée. Témoin de ma perplexité devant ce que j'allais écrire à son sujet, ma contribution reprend le titre de l'un de ses livres, comme on le fait souvent lorsqu'on évoque le travail d'un tiers, par souci de fidélité : « Where is Yves Jeanneret ? ».

Où est-il passé, en effet, Yves Jeanneret, maintenant qu'il n'est plus parmi nous ?

¹ Dictionnaire histoire de la langue française, Le Robert, [1992], 2006.

L'ensemble des témoignages de ses collègues et de ses amis donne à cette interrogation une réponse unanime, quoique toujours singulière : Yves Jeanneret demeure dans les traces qu'il aura laissées à celles et ceux qui l'ont connu, et qui ont tous admiré sa « capacité à démonter les processus et les fonctionnements » de la vie culturelle et sa « volonté permanente de les théoriser » (Jean Davallon). Cette impulsion à l'analyse et à la mise en perspective de phénomènes médiatiques et sociaux est le versant scientifique d'une inclination profondément humaine et consistant à constamment rechercher « l'intimité possible avec la pensée d'un autre » (Joëlle Le Marec). Rares sont en effet les chercheurs mettant autant que lui la lecture et le dialogue de vive voix au cœur de leur démarche. Abordant toujours chacun avec l'extraordinaire bienveillance d'« une présomption d'intelligence » (Camille Jutant) et, bien au-delà de la musique, qui était sa passion secrète ou son violon d'Ingres (que n'aurait-il pas dit d'une formule comme celle-là...), Yves Jeanneret était une personne qui veillait à « prendre le temps d'écouter le ténu du monde et voir comme il résonne » (Hécate Vergopoulos), aucun sujet ne paraissant lui être *a priori* étranger, en tous les cas pouvoir longtemps résister à une sagacité pourtant traversée d'incertitude et toujours désireuse de « faire avec les doutes » et même d'« apprécier les fausses notes » (Julia Bonaccorsi). Par sa curiosité et sa rigueur sans faille, il n'a en effet eu de cesse, en prêchant constamment par l'exemple, non seulement de développer un savoir « en situation » (Sarah Labelle), constamment en prise avec des enjeux sociétaux et politiques, non pour s'emparer de gisements dont tirer profit à des fins de visibilité carriériste, mais pour se mettre au service d'un projet et d'une passion : tenter de comprendre, sans jamais discriminer vie et pensée, les faisant plutôt très naturellement converger, avec une « jubila-

tion » propice à la provocation des « eurêkas » (David Martens). Belle leçon de liberté que celle que nous a offerte celui qui fut un formidable « bâtisseur de ponts » (Marcela Scibiorska), ainsi qu'un « passeur d'une infinie générosité » (Mathilde Labbé), qu'il s'agisse de faire se rejoindre des objets, des concepts ou des individus. C'est ce que confirment les textes de cet hommage que vous vous apprêtez à lire et qu'ont composés une poignée de celles et ceux qui ont travaillé avec lui, ont été ses collègues, ont mené des recherches sous sa supervision ou ont découvert ses travaux et les ont mobilisés dans les leurs.

Le dernier livre d'Yves Jeanneret, *La Fabrique de la trace*², a été pensé comme une réflexion sur ce que nous faisons de ce que nous désignons comme traces. De son vivant, ses écrits, ses interventions, étaient d'emblée, toujours déjà, saisis par ce qu'il a désigné comme la vie triviale des êtres culturels. D'un certain point de vue, en dépit de sa disparition, rien n'est changé à cet égard. Et si, bien sûr, il nous fallait écrire ensemble ces mots de la fin, je ne peux m'empêcher de penser que, saisi par la vie des traces, Yves Jeanneret, l'homme comme son œuvre, devenus des êtres culturels, demeurent plus que jamais au plus près de nous, à charge pour nous, plus que jamais, de faire quelque chose de toutes les traces qu'il a généreusement laissées derrière lui.

² Yves Jeanneret, *La Fabrique de la trace*, Londres, Iste, 2019.

L'écriture des médiations

Jean Davallon

Ma rencontre avec Yves Jeanneret s'est faite autour d'une certaine conception de la communication. Nos recherches respectives, même si elles portaient majoritairement sur des objets différents (à l'époque, respectivement la culture scientifique et l'exposition, le point commun étant l'écriture des médiations informatisées³), nous avaient conduits l'un et l'autre à un constat similaire : la discontinuité de la communication. Je dirais que l'idée, socialement largement partagée, selon laquelle la communication se contente de relier, oublie en réalité la partie opérante du processus. Si la communication relie, elle le fait (ou tente de le faire) en introduisant un dispositif médiateur, car la communication résulte de « la nécessité dans laquelle les hommes se trouvent de créer des ressources et des situations qui les confrontent les uns aux autres en tant que producteur de sens⁴ ». L'interaction entre les hommes n'existant pas sans médiation, la communication est faite de ce qu'Yves Jeanneret nomme des *interactions médiatisées*⁵. Ce premier constat s'accompa-

³ Il a donné matière à un article : J. Davallon et Y. Jeanneret, « La fausse évidence du lien hypertexte », *Communication & langages*, n° 140, 2e trim. 2004, p. 43-54.

http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2004_num_140_1_3266.

⁴ Penser la trivialité, vol. 1 La Vie triviale des êtres culturels, Paris, Hermès Sciences-Lavoisier, 2008 ; p. 20.

⁵ Le point de départ de cette conception est le constat établi par Louis Quéré (*Des miroirs équivoques : Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier, 1982, p. 29) selon lequel « l'échange social est interaction entre sujets, médiatisée par du symbolique ». Mais dès que la communication n'est plus en face-à-face, la médiatisation est indissociablement « logistique » (matérielle) et « sémiotique » (signes de différentes nature), impliquant production et

gnait d'un second sur la nature technosémiotique des dispositifs médiateurs. Ce qui ne signifie pas que les objets communicationnels soient uniquement techniques, ou au contraire seulement sémiotiques – il ne faut pas confondre en effet les objets et la représentation que chaque cadre d'analyse en construit. Je renvoie sur ce point à la critique qu'a faite Yves Jeanneret – et à laquelle j'ai souscrit (et souscrits encore) pleinement – à la fois des approches technicistes (ainsi que, d'une certaine façon, de la médiologie⁶) et d'une sémiotique purement immanentiste⁷. L'enjeu est plutôt l'efficacité symbolique d'objets qui sont mis en forme pour s'adresser à quelqu'un ; c'est-à-dire pour communiquer. Or, l'opération prototypique de cette mise en forme n'est autre que l'acte d'écrire, qui introduit nécessairement une réflexivité.

J'ai tout de suite à la fois été saisi par sa capacité à démonter les processus et les fonctionnements (capacité qui fondait sa perspicacité critique) et admiré sa volonté permanente de les théoriser ; c'est-à-dire de les nommer avec précision en les insérant dans une approche qui visait une compréhension de l'ensemble du processus communicationnel. Pour avoir une idée de cette capacité et de cette volonté, il suffit de se plonger dans les articles qu'il a pu-

interprétation. Ce point est suffisamment crucial aux yeux de Jeanneret pour qu'il y consacre un chapitre entier (« La cybernétique de l'imparfait », p. 135-179, et spéc. 151-170) de *Penser la trivialité*, *op. cit.*

⁶ Y Jeanneret, « La médiologie de Régis Debray », *Communication & langages*, n° 104, 2e trim. 1995, p. 4-19. http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1995_num_104_1_2583.

⁷ Voir la mise au point dans Y. Jeanneret, « La prétention sémiotique dans la communication », *Semen*, n° 23, 2007. URL : <http://journals.openedition.org/semen/8496>. On peut ajouter une troisième approche : celle se revendiquant uniquement de la sociologie de l'action.

bliés au fil du temps⁸. On y voit comment l'analyse d'exemples concrets joue avec la lecture attentive de textes et avec l'approfondissement d'un ensemble de concepts qui servent d'outils. Quelques exemples de ces derniers : l'opposition entre *logistique* et *sémiotique*, comme façon de modéliser la nature technosémiotique des objets communicationnels ; la série des « poly- » (*polysémie*, *polyphonie*, *polychrésie*, *polymorphie*, etc.) pour aborder la transformation ou la variété des objets qui résultent de l'*altération* ; et son concept clé de *trivialité* qui est progressivement passé, par un approfondissement permanent, d'une approche d'objets ou de situations spécifiques (notamment, l'affaire Sokal⁹) à une désignation de la complexité du fonctionnement même de la communication.

Toutes ces explorations ont abouti aux trois derniers ouvrages qui, malgré leurs différences de format éditorial, forment un ensemble qui paraît assez bien correspondre au projet initial de « penser la trivialité », en ce qu'il développe une approche de celle-ci selon trois volets. Je les résumerais ainsi : le premier (*Penser la trivialité*)¹⁰ vise à décrire les cinq constituants du processus – qu'il rappellera lui-même en ces termes : « modèles intellectuels, disci-

⁸ Les articles publiés dans *Communication & Langages* en offrent par exemple une bonne illustration. Il en est de même pour la contribution à *Semen, ibid.*, ou encore pour les deux conférences qui portent sur la trace et sur l'index : « Désigner, entre sémiotique et logistique » (dans *Indice, index, indexation*, Ismaïl Timimi et Susan Kovacs (dir.), Actes du colloque international, 3-4 novembre 2005, Université Lille-3, Paris, Éd. ADBS, 2006 p. 17-36) et « Complexité de la notion de trace : De la traque au tracé » (dans *L'Homme trace : Perspectives anthropologiques des traces contemporaines*, Béatrice Galinon-Méléneq (dir.), Paris, Éd. CNRS, 2011, p. 59-86).

⁹ Y. Jeanneret, « L'affaire Sokal : comprendre la trivialité », *Communication & langages*, n° 118, 4^e trim. 1998, p. 13-26.

http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1998_num_118_1_2879.

¹⁰ *Penser la trivialité, op. cit.*

plines d'écriture, altération sociale, processus communicationnels, valeurs politiques¹¹ » – afin de poser son mode d'existence ; le second (*Critique de la trivialité*) à démontrer les mécanismes de médiatisation en vue de montrer comment ils servent d'opérateurs de pouvoir (ce qu'Yves Jeanneret nomme lui-même « l'économie politique de la trivialité ») ; le troisième (*La Fabrique de la trace*)¹², une enquête sur la médiatisation des traces, qui fait apparaître celles-ci comme fondements sémiotiques de la trivialité (en tant qu'« indice », à travers « l'écriture » d'un « texte médiatique »).

Sa lecture de ce que j'avais écrit sur la patrimonialisation¹³ à propos de la mise en valeur du patrimoine matériel en tant que rencontre de « l'existence des normes de la trivialité¹⁴ », a attiré mon attention sur l'importance des représentations tant dans la définition de l'objet patrimonial lui-même qu'à travers leur devenir médiatique. L'ouvrage sur *La Fabrique de la trace* a, d'une part, apporté des éléments de discussion sur le rapport entre « trace » et « indice » et, d'autre part, proposé une interprétation de la perspective temporelle spécifique au patrimoine culturel immatériel. La relation au passé y est insérée dans une perspective future par une écriture au futur antérieur : « un dispositif de production médiatique destiné à permettre que, dans le futur, on puisse encore constater que ça a été, à éviter que le passé soit, au mieux seulement fantasmé, au pis totalement effacé¹⁵ ». Traitant récemment

¹¹ *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014, p. 22.

¹² Y. Jeanneret, *La Fabrique de la trace*, Londres, ISTE éditions, 2019.

¹³ J. Davallon, *Le Don du patrimoine. Une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris, Hermès Science/Lavoisier, 2006.

¹⁴ Y. Jeanneret, *La Fabrique de la trace*, *op. cit.*, p. 188-192.

¹⁵ *Ibid.*, p. 234.

de cette patrimonialisation¹⁶, je n'ai pas manqué de faire référence à cette analyse de la perspective temporelle, en faisant notamment mention, plus clairement que par le passé, de la spécificité de l'image du temps patrimonial, où il ne faut pas considérer le présent comme une période appartenant à une chronologie (passé, présent, futur avec des événements potentiellement datables), mais plutôt comme le présent de l'énonciation de textes à l'œuvre dans les médias. Une certaine façon de signifier ma dette vis-à-vis d'une lecture productive du texte (propre à la trivialité, aurait dit Yves Jeanneret) et de prolonger, autant que faire se peut, un dialogue trop tôt interrompu.

¹⁶ J. Davallon, « Traduire un processus social en patrimoine », article à paraître dans *Communication & langages*.

La mémoire d'Yves en mai, mois universitaire

Joëlle Le Marec

Je pense à Yves constamment : nous sommes au mois de mai, mois universitaire, mois de son départ.

Voilà presque un an que se prolongent en silence un dialogue et une dispute aussi, empêchés, mais obstinés. Bien sûr, il y a ce qu'Yves a créé, ses textes qui désormais habitent les cours, les thèses et les mémoires, et nourrissent le riche terreau des concepts, et approches partagés. Mais il y a aussi la tension, le souci permanent de ce qui advient, de ce qui entrave la possibilité de croire que des textes, si lumineux soient-ils, auraient un pouvoir transformateur, ne serait-ce que sur l'université, premier milieu social qui pourrait en être inspiré, mais qui ne semble guère bénéficiaire de la force critique de ses propres productions.

Ce ne sont pas uniquement tes textes qui comptent. Ce sont des moments où l'on te voit, où l'on te sent croire à un monde désirable, et où quelque chose de ce monde est bricolé, représenté et même performé dans un échange à propos de ces textes, les tiens, ceux des autres, car ils nous permettent d'habiter et de transformer dans le même mouvement plusieurs temps, plusieurs espaces, avec celles et ceux qui ont disparu, celles et ceux qui arrivent. Dans ces instants presque sacrés, il y a de l'amour qui circule et donc un miracle qui peut survenir. La langue rationnelle de la recherche, si aride, apparaît comme étant elle aussi, tout compte fait, une langue magique : la langue magique que nous retrouvons et que nous nous sentons presque mériter en-

fin, après un si long voyage pour nous en éloigner, comme dans les contes orientaux. En séminaire, en cours, dans un couloir, la parole réanime presque chaque jour la possibilité ressentie physiquement d'une ouverture sociale et politique, par le soin accordé à ce qui a déjà été observé, signalé, décrit, cultivé. Il y a dans ces moments de dialogue une articulation implicite entre les pratiques du *care* qui ne trouvent pas à s'inscrire mais entretiennent chaque jour nos sociabilités scientifiques et enseignantes, et une puissance des textes écrits et à venir qui habitent la parole. Il se peut que ces articulations relèvent d'un malentendu (l'un de nous a en tête, à cet instant, la puissance des textes constamment reconfirmée, l'autre ne ressent que des co-présences et des engagements dans ce qui se passe dans la rencontre, transmis depuis des milliers de moments antérieurs) mais ce malentendu crée une entente et une ouverture à laquelle il est possible de travailler à plusieurs. Le reste – la brutalité politique, la souffrance des dominés, les petites mains rapaces ou zélées du capitalisme – le reste est en grisé, on l'oublie à cet instant précis. Cela existe moins, semble reculer dans la hiérarchie de ce qui importe. C'est avant tout une échelle d'intensité qui s'impose et nous trompe puisque nous sommes, avant tout, des corps sensibles activement occupés à nos déplacements et nos présences. L'intensité de ta présence avant d'entrer en cours, promesse d'intensités politiques pacifiques.

Or, cette échelle d'intensité règle, cache, soutient tout à la fois l'échelle intellectuelle de la puissance des concepts, et s'efface derrière elle. Elle la rend vraisemblable, tangible : tel concept par exemple, si puissant, si intense, sera certainement transformateur pour d'autres et pour longtemps comme il l'est à l'instant, dans l'interaction, avec toi ou avec un auteur ou une autrice que je lis et que j'aurais voulu rencontrer tant je sens l'intimité possible avec la pen-

sée d'un autre, fut-elle une intimité liée au malentendu, grâce au chuchotement de sa langue : qui était-il ? qui était-elle ?

Mais ce n'est pas le cas.

Ce n'est pas le cas, on le sait depuis toujours. Toi-même tu l'avais fait apparaître dans un cours à Lille où tu commentais le mythe de l'invention de l'écriture dans le dialogue *Phèdre* de Platon. On sait depuis toujours, et tu as déployé la portée de ce savoir, fantastiquement, dans la théorie de la trivialité. On sait que toute médiation s'autonomise, on sait que rien ne chemine inchangé d'un cerveau à un autre, d'un être à un autre, d'un être à un collectif, d'un être à une structure. Malgré cela, tu écris sans relâche pour décrire soigneusement les processus, les médiations par lesquelles des choses prennent place, l'argent s'accroche, circule, s'accumule ici et non là-bas, autorise des redistributions entre ce qui compte et ce qui peut mourir ou disparaître. Il faut en effet assumer sans cesse le devenir médiation de ce qui a été écrit à propos d'autre chose. Ces processus si soigneusement décrits et désignés apparaissent dans les universités ou y reviennent en boomerang. Ils les abîment puisqu'ils abîment les corps des chercheurs et chercheuses qu'ils blessent parfois. Ils transforment un milieu que nous pensions sûr, structuré pour rendre possible un effort particulier, long, exigeant : non seulement l'effort de produire, créer quelque chose de juste à propos du monde, mais aussi l'effort de répondre en retour à ce que le monde exprime. Ces processus d'autonomisation colonisent l'université au nom d'un impératif de développement, d'une modernité pourtant devenue odieuse : la forêt universitaire devient le lieu d'une grotesque politique de remembrement, au moment même où, ailleurs, les mornes sols rationalisés et brutalisés font horreur, et

où l'on regarde du côté des forêts ce qui a survécu et qui conserve des capacités d'avenir.

Cette année, un an après, ces jeunes chercheurs et jeunes chercheuses qui étaient en thèse avec toi ou avec qui tu étais en lien, concourent pour des postes, juste après la dernière en date des réformes de l'enseignement supérieur et de la recherche, la plus violente et la plus détestable. Leurs silhouettes dans la rue, leurs voix au téléphone, leur douceur, leur intelligence. Quand je les vois et quand je les entends, je vois et j'entends leurs présences extraordinaires. Et je vois et entend les mondes possibles qu'ils méritent. Mille chercheurs furtifs et concentrés, mille mondes possibles, mais mille souffrances dans une institution qui ne les désire même plus. Chacune d'elles, chacun d'eux, serait pourtant un jour comme toi celle ou celui avec qui on passerait des heures, des jours, des années, à l'entretien de ces mondes possibles.

Personne ne peut soupçonner que ces jeunes gens et jeunes femmes ont consacré tant de soin et tant de forces à élaborer quelque chose qui devrait avoir une valeur inestimable et structurer quelque chose de nos imaginaires et de nos avenir. Ou plutôt si : grâce à elles et eux, on peut soupçonner que d'autres, mille autres personnes « ordinaires », ont également jeté leurs forces dans des entreprises vitales que les décideurs ne comprennent pas. Ils sont indispensables et l'université ne les accueille plus, Yves. Dans ce cas, où est l'université ? Où s'est-elle réfugiée ? Quel chemin puis-je indiquer à ces êtres merveilleux, nos enfants et nos étudiants, les tiens, les miens ?

C'est ce dont je parle avec toi chaque jour, chaque jour aux prises avec la part manquante qui est, justement la part vivante de ce dont nous héritons, celle qui fait souffrir et nous oblige à penser la suite.

Le savant et les fausses notes

Julia Bonaccorsi

Pour ma part, je suis musicien amateur, mais je ne rêve nullement d'une société médiatique où nous serions tous submergés par la splendeur de nos fausses notes authentiques. Et je peux dire, en tant qu'amateur, que cette perspective serait le contraire du respect pour les pratiques musicales ordinaires, qui n'ont pas besoin d'être confondues avec l'art des grands interprètes pour être socialement indispensables et culturellement estimables.

Yves Jeanneret

C'est sur ces mots qu'Yves Jeanneret conclut *Critique de la trivialité* en 2013. Cette affirmation quelque peu provocatrice avait donné lieu à une discussion entre nous alors qu'il m'avait associée à la relecture des épreuves de l'ouvrage, et que bien maladroitement sans doute, je tentais quelques propositions, reçues avec une écoute qu'elles ne méritaient pas toujours. Mon souvenir de notre échange téléphonique n'est pas précis, mais je me rappelle mon invitation insistante à avancer avec prudence sur le terrain mouvant des hiérarchies culturelles. Ces phrases conclusives furent délicatement réorganisées, mais fort heureusement leur portée conservée. En effet, dans cette évocation autobiographique en point final d'une somme théorique d'ampleur, cristallisaient des questions essentielles. Que nous apprend cette citation du chercheur, qu'installe-t-elle comme espace de connaissance et quelles peuvent y être nos places, et la mienne, dans un compagnonnage auprès d'Yves Jeanneret ?

Jouer

Il se définissait comme un musicien amateur. Nous avons été nombreux à partager avec lui cette pratique. Celles et ceux qui étaient membres de la section 71 du CNU alors qu'il présidait l'instance, se souviennent des ponctuations musicales qu'il offrait sur le piano de la salle de réunion pour les sessions de qualification. La pratique amateur de la musique occupait une place déterminante dans sa vie, au gré de la disponibilité que lui laissait le métier d'universitaire. J'ai pu vivre quelques précieux moments de « pratiques musicales ordinaires » avec lui. Jouer avec Yves Jeanneret au piano, c'était à la fois intensément sérieux et absolument libre, ludique et drôle, des moments collectifs traversés par le doute, l'autodérision, la volonté de franchir des limites et d'inventer, dans un respect profond et cultivé pour les œuvres jouées. Et un immense travail, sans concession ni solution de facilité pour affronter Mahler en quatuor par exemple, au plus près d'une écriture musicale impossible. De même que pour la recherche, il fallait faire avec les doutes et apprécier les fausses notes comme une expression sincère que la musicalité collective supplantait ou devait supplanter, au-delà de l'erreur individuelle : l'authenticité amatrice consistant dans l'événement du partage, qui ménage le risque et s'inscrit dans l'instant. J'ai ressenti à quel point le jeu de l'amateur était un jeu sérieux, « socialement indispensable et culturellement estimable » ; distinct du jeu du professionnel ou des « grands interprètes », et sans prétendre les imiter. J'ai aussi compris que c'est dans cette distinction explicite des types de pratiques qu'un respect réciproque entre ceux-ci est possible. Jouer en « amateur » consiste alors en une manière d'éprouver différents régimes de savoirs et de valeurs de la musique, de prêter attention avec d'autres à ce qui les valide, pour qui, et dans quels espaces et temps. Ne pas « confondre »

c'est reconnaître la bonne place, et la possibilité d'une égalité qui n'est pas décrétée mais acquise.

Interpréter et connaître

Dans une conférence prononcée à Roubaix au début des années 2000¹⁷, Yves Jeanneret, s'intéressant à des éditions de travail des *Ballades* de Chopin par le pianiste Alfred Cortot au début du xx^e siècle, donnait à réfléchir au discours d'interprétation comme à une activité : à la fois un observable (dans les marges de la partition) et un projet de connaissance qui se joue à trois, « le texte, l'interprète savant et un autre interprète que le chercheur envisage¹⁸ ». Les commentaires de Cortot « greffés » sur la partition de Chopin sont autant d'instructions à un interprète projeté, mais également autant de matérialisations discursives et formelles d'une pratique sociale de l'interprétation. Yves Jeanneret nous mettait en garde contre une place trop installée et définitive d'interprète savant, en nous invitant à démultiplier les endroits d'observation des actualisations multiples de l'interprétation, ce qu'il nommera plus tard la *trivialité*.

À la même période, je tentais de saisir dans ma thèse ce qui se jouait dans les usages de la lecture à voix haute par des médiateurs culturels pris dans un projet social et politique adressé, dans une variété de lieux et de situations observées. Connaître revient alors à reconnaître l'inconfort de l'interprétation et son caractère situé : ne pas se « laisser submerger » mais prendre part

¹⁷ Y. Jeanneret, « L'interprétation peut-elle s'observer? », dans Actes du colloque *L'Interprétation : objets et méthodes de recherche*, Roubaix, 2000, p. 25-32.

¹⁸ *Ibid.*, p. 30.

« sans nous dédouaner de notre propre activité interprétative¹⁹ ». Ce projet, Yves l'a réalisé dans ses conférences « Musique et littérature » à l'Université populaire de Bondy, associées à la lecture des textes littéraires et à l'exécution musicale des œuvres par un musicien professionnel, conjointement. Par ce spectacle vivant, il exposait les figures ramifiées de l'interprétation qui cohabitaient ainsi sur scène dans le temps d'une expérience vécue, fugace, consciente et partagée de la *trivialité* : en quelque sorte, un contrat social rêvé.

¹⁹ *Ibid.*, p. 32.

Maffliers, entre le 30 mars et le 17 avril 2021

Sarah Labelle

Cher Yves,

Je t'écris cette lettre pour poursuivre une pratique qui a animé les quelques vingt années de notre amitié. Nous nous sommes beaucoup écrit et cela dès que j'ai entamé mes études en sciences de l'information et de la communication à partir de 1998. Des lettres et des cartes qui venaient ponctuer des événements importants de nos vies : mon début de doctorat, la mort de ma mère, ta maladie. Des courriels et des sms dans lesquels nous pouvions tout aussi bien prendre des nouvelles l'un de l'autre, qu'entamer un débat sur la pertinence du terme de « plateformisation » ou sur les événements politiques et culturels qui survenaient. Homme de lettres, homme de l'écrit, homme de l'écriture, Tu étais. Tu es. Je voudrais ne pas utiliser l'imparfait. Je voudrais en t'écrivant cette lettre réactiver ta présence. Je m'adresse à toi. Aujourd'hui, au présent. C'est un geste d'écriture, c'est la puissance du texte. Cette notion de texte est pour toi centrale, car elle permet de penser non seulement la matérialité et la technicité des processus, mais encore le pouvoir et la mise en trivialité. Le texte, c'est un espace de relation.

C'est ce que je découvre et apprends grâce à tes cours lorsque je débute mes études en sciences de l'information et de la documentation à Lille. C'est la fin du XX^e siècle et notre manière de penser les rapports aux savoirs est bousculée par l'arrivée de nouveaux médias, que d'autres nomment technologies et qui sont aujourd'hui désignés sous le terme flou de numérique. Cette atten-

tion portée au texte te permet de suivre l'intuition que l'internet est un média de l'écrit. Cette hypothèse est mise au travail avec Emmanuël Souchier, compagnon avec qui tu poses les fondements de la théorie des écrits d'écran, et au sein du collectif « Écrits de réseaux » qui réunit des chercheurs de différentes disciplines (informatique documentaire, littérature, anthropologie...). Ce travail par la notion de texte permet de mettre en lumière l'écriture informatique qui sous-tend la présence du texte à l'écran, d'une part, et l'imbrication étroite des pratiques d'écriture et de lecture dans les médias informatisés, d'autre part²⁰. Alors que les débats sont intenses dans la communauté scientifique, ce groupe de recherche pose les bases d'une approche communicationnelle des médias informatisés. Cette approche souligne la création d'une nouvelle matérialité des textes et met en lumière leurs nouvelles formes esthétiques et intermédiaires. D'ailleurs, Yves, te souviens-tu combien le phénomène des mèmes te laissait perplexe ? Tu n'avais pas prise sur cette forme culturelle : son pouvoir de dissémination et sa labilité t'intriguaient, et sa plasticité esthétique t'interrogeait quant à la mobilisation d'un processus technique et graphique singulier, mais complètement standardisé. Cette forme populaire, tout comme Wikipédia, est un phénomène symptomatique des transformations en cours dans les circuits de production et de circulation des textes et les logiques du pouvoir éditorial.

Cette année où nous nous rencontrons dans un amphi lillois, c'est aussi celle de l'affaire Sokal²¹. Nous sommes en 1998. Tu venais de publier ton livre sur cette « querelle des impostures ». Tu nous as présenté cette affaire dans ton

²⁰ Y. Jeanneret et E. Souchier, « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », dans *Communication et langages*, n° 145, 2005, p. 3-15.

²¹ Y. Jeanneret, *L'Affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris, PUF, 1998.

cours intitulé *Circulation et médiation des savoirs*. C'était pour nous une plongée dans un monde scientifique que nous ne connaissions pas et dans un univers médiatique que nous apprenions à analyser. À partir de l'expérience de publication d'un texte écrit par un physicien dans une revue d'études culturelles, trois enjeux entremêlés se dessinent : la mise en faute des processus d'évaluation scientifique dans les sciences humaines et sociales ; l'accusation de « postmodernisme » faite à ces disciplines qui (ab)useraient d'une langue obscure et jargonneuse ; le commentaire de l'expérience et du débat sur la nature des sciences dans les médias. Le cours devient alors un espace de débat sur le constructivisme social, sur les procédures d'expertise et leur validité, sur la possibilité d'une approche communicationnelle de la circulation des idées et de l'influence des courants intellectuels. Nous sommes plusieurs à intervenir et à te questionner sans discontinuer : tu es ravi de déclencher autant d'intérêt, tu débats avec passion, tu es aussi agacé par ceux qui formulent le désir d'une science abordable. Tu cherches à montrer l'importance des processus de conceptualisation scientifique. Chemin faisant, tu nous apprends à faire de la science, tu nous ouvres les voies des sciences de l'information et de la communication, tu insistes sur la nécessité de ne pas négliger la complexité des phénomènes sociaux et culturels.

Comment ne pas faire le parallèle entre ce débat sur le postmodernisme et celui déclenché par les accusations d'islamogauchisme portées contre la communauté universitaire ? Avons-nous pris conscience des dangers que cette nouvelle attaque contient ? C'est tout l'enjeu scientifique de ce que tu as voulu signifier en posant la notion de *trivialité* : il s'agit de prendre au sérieux le lien indissociable entre la nature des savoirs (et plus généralement de la culture) et leurs modalités de circulation, légitimation et appropriation. La

nouvelle « querelle des impostures » qui se joue actuellement repose de manière patente le problème de *l'imbroglia* des circuits de reconnaissance des savoirs et celui du rôle de celles et ceux qui participent à leur mise en ordre et en désordre. Nous faisons face à une situation politique et scientifique inquiétante face à laquelle il serait nécessaire de mobiliser nos savoirs : il est temps de s'emparer à nouveau *en situation* de ce que nous savons pour agir et transformer notre monde, et plus précisément, de ce que tu as cherché à nous transmettre avec passion et détermination. Peut-être serait-il pertinent de reprendre le travail minutieux que tu avais entrepris et de l'appliquer à la présente querelle ? Peut-être cela permettrait-il de sortir de la capture du débat sur la science par quelque élite mal attentionnée ?

Notre rencontre a eu lieu en 1998 et c'est pour moi, une année d'initiation et d'ouverture à une pensée politique de la communication, une pensée originale et puissante.

Yves, ta pensée est vive et actuelle et nous sommes nombreux.ses à prendre l'engagement de nous en saisir, de la rendre vivante, de *dialoguer avec*.

Je pense à toi.

Sarah

L'impérieuse nécessité de trouver sa justesse

Camille Jutant et Hécate Vergopoulos

C'est une longue histoire de routes qui, pendant près de vingt ans, se croisent, se décroisent et se recroisent. Dans leurs entrelacs se trame le récit d'une rencontre inédite avec celui qui restera pour toujours le directeur de thèse ; figure bienveillante, généreuse, exigeante, périlleuse. L'homme à débattre.

J'ai connu Camille dans la cour d'un lycée parisien. Elle avait deux ans de plus que moi et, rapidement, je décidai que son chemin serait le mien : c'est elle qui la première me parla du Celsa et c'est elle qui, sans le savoir, me mit sur la voie d'Yves.

Au Celsa, Yves ne hausse pas la voix. Il ne fait pas de grands gestes. Ses coudes sont sur la table et seules ses mains s'agitent. Il nous raconte, un jour, qu'il lui suffit d'attirer l'attention d'un seul étudiant dans l'amphi pour se sentir comblé ou, tout au moins, pour avoir l'impression que sa mission est accomplie.

Le professeur est humble. Le directeur de thèse est incomparable. Tour à tour, il nous inspire, nous intimide, nous guide, nous éblouit. Il nous forme non seulement à la recherche – avec lui nous apprenons à chercher sans répit –, mais encore à l'écoute qu'elle exige – celle du monde et celle des autres.

À Avignon, dans l'équipe animée par Jean Davallon, nous vivons avec lui quelques années au cours desquelles le travail de recherche est tout sauf un

exercice solitaire. Entre doctorants, nous lisons et travaillons ensemble, nous inventons des histoires, des objets, des situations. Tous les trois mois, nous retrouvons l'ensemble des enseignants et des autres doctorants ; il s'agit du séminaire multidisciplinaire où chacun de nous présente ses travaux. Yves écoute, il commente les textes et donne un avis. Devant lui, sur la table, les textes de chaque doctorant sont annotés. Pendant ces séances, on ne saisit pas encore à quel point sa lecture est généreuse, inconditionnelle. Aujourd'hui, je mesure la valeur de son attention à tous nos mots, à toutes nos idées. C'était à la fois une présomption d'intelligence chez chacun de nous et aussi une éthique professionnelle.

Ensemble, nous avons aussi cueilli les abricots de son jardin. Souvenir anodin, mais pas tant que ça. Chaque lieu que nous avons traversé, à Montréal, Paris ou Avignon, qu'il fut un lopin de terre, un café ou bien une autoroute, a été un lieu profondément joyeux où pourtant se déroulaient des choses toujours graves. Graves, parce qu'un abricot est en réalité bien plus qu'un abricot. Grave encore, parce que le cueillir, c'est surtout s'ajuster et que l'ajustement – aux choses et aux gens – est une affaire très sérieuse.

L'ouvrier de la connaissance, toujours à la tâche, pensait comme il aimait – aimait comme il pensait – avec sa gravité et sans jamais cesser de cerner son juste lieu. De chaque instant quelconque, du moindre échange banal et de tous nos petits liens pouvait ainsi éclore une fabrique entière de savoirs.

Cette fabrique du savoir, sa capacité à surgir à n'importe quel moment, et cette disposition à regarder le monde nous a été transmise. Yves procède par reformulation, il dit « voilà ce que tu fais » ; et il déroule, il expose avec clarté des enjeux de recherche extraordinaires ; il projette le propos dans un

nouvel espace conceptuel en trois dimensions où l'épistémologie croise la théorie, la méthode et le concept. À l'entendre, ce propos, ce simple propos, est déjà fondamental ; il est urgent, il est capital. Cette attitude face à la recherche de l'autre est le plus beau cadeau qu'Yves nous a fait. D'abord, c'est la gourmandise à écouter l'autre, à se réjouir de l'entendre dire et expliquer, et savourer ce que cette écoute produit en soi. C'est le plaisir à reformuler, à entrer en résonance, en empathie avec une idée, à voir comment elle vient nous toucher, nous faire parler à notre tour. Enfin, c'est l'hyperbole, c'est donner un caractère immense, urgent, crucial à chaque idée, à chaque petite idée.

Soulagé et inquiet à la fois, Yves interroge l'écho que produisent ces échanges : « Je te choque ? » Ces échanges circulent, sont documentés, apparaissent dans les thèses, dans les articles, dans les ouvrages. Et Yves, fidèle au terme de trivialité et loyal envers cette polyphonie, cite sans relâche celles et ceux qu'il a croisés.

Ce que je retiendrai de lui, c'est l'humilité face au petit : petits objets, petites formes, petites existences et petites vies qui dans ses yeux foisonnent et font des mondes. L'abricot, la page, la diapositive, le timbre, l'étiquette de vin. Se tenir en respect devant l'infime et le considérer pour ce qu'il est. Prendre le temps d'écouter le ténu du monde et voir comme il résonne.

Ce que je retiendrai de lui, c'est cette tension entre le doute et le plaisir ; l'inquiétude fébrile, entre la pétillance de la pensée et l'impérieuse nécessité de la mettre en partage.

Et toujours sonder, plus loin et plus profond, non pas l'objet, mais soi-même pour trouver sa justesse.

Clé des champs

Mathilde Labbé

Cherchant à me rappeler quand j'ai rencontré Yves Jeanneret, je retrouve une multitude de lectures, mais bien trop peu d'occasions effectives d'échanger : certaines interrogations resteront en suspens. Il y eut d'abord l'une de ces pauses de journée d'études où les jeunes chercheurs se pressent pour poser aux maîtres quelques questions sur leurs objets, puis un cycle de conférences organisé par une école doctorale voisine. Quelques années plus tard, un échange au café L'Écritoire, devant la Sorbonne, en compagnie de David Martens, en vue d'un entretien sur les apports des sciences de l'information et de la communication aux études littéraires, puis un atelier de recherche sur les dictionnaires d'écrivains : maigre moisson au regard de l'impact qu'a eu, dans mes propres recherches, la lecture de ses travaux.

Dès la publication de *Penser la trivialité* (2008), il m'a semblé que je trouverais sous la plume d'Yves Jeanneret des solutions aux problèmes que j'avais rencontrés comme à ceux que je n'avais pas encore entrevus dans l'exploration du corpus sur lequel je travaillais : des interprétations de l'œuvre de Baudelaire issues de tous les horizons de la création artistique. Cette lecture a donné à ma recherche les moyens de son hybridité. Alliant une très haute exigence théorique, une profonde érudition et une démarche interdisciplinaire audacieuse, l'ouvrage donnait le sentiment que rien n'était étranger à cette pensée – et me révélait aussi la nécessité urgente d'autres lectures. Je découvris dans le même temps que ce qui m'intéressait, la circu-

lation des œuvres et la multiplicité de leurs usages sociaux, avait – hors du champ disciplinaire dans lequel j'évoluais – un nom : *polychrésie*. Cette notion, comme celle de *trivialité*, se révélait non seulement opératoire pour aborder la diversité des usages que nous faisons des œuvres, mais plus généralement pour interroger une multitude d'objets, et jusqu'aux méthodes et fondements mêmes de la recherche en sciences humaines.

C'est donc avec enthousiasme que je décidai de suivre le séminaire du GRI-PIC, où je retrouvai des philosophes et des linguistes dans une interdisciplinarité volontiers bricoleuse. Yves Jeanneret y donna un cycle de conférences reprenant une réflexion qu'il avait engagée depuis plusieurs années sur le « texte de recherche » (« L'écriture de recherche dans la polyphonie sociale. De l'examen à la querelle », 2011). Il y adoptait un point de vue surplombant qui nous permettait à la fois de découvrir sous un jour nouveau Foucault, Barthes, Genette, Bourdieu, Debray ou Goffman, et d'approcher les processus de recyclage, de reprise, d'exposition et d'instrumentalisation des savoirs à la lumière des travaux de Louis Marin, Roger Chartier, Jean Davallon ou Joëlle Le Marec.

Mais l'une des rencontres les plus stimulantes fut le débat ouvert lors de la journée qu'il consacra, avec Jean-Baptiste Legarve, au lancement d'un chantier de recherche sur les dictionnaires d'écrivain. Pour cerner cet objet, plus robuste et plus impressionnant encore que les autres²², il avait choisi un format ouvert et propice à une réjouissante effervescence intellectuelle. Tout à

²² « Les dictionnaires d'écrivain. Formes, enjeux, processus » (CARISM / CRIPIC), Yves Jeanneret et Jean-Baptiste Legarve (dir.), 2018. Le programme de la journée peut être consulté à l'adresse suivante : https://www.fabula.org/actualites/les-dictionnaires-d-ecrivains-formes-enjeux-processus_86850.php.

la fois critique interne de la pratique et analyse de ses enjeux éditoriaux et scientifiques, le projet consistait, en réunissant des coordinateurs de dictionnaires, des acteurs de l'édition et des chercheurs, à faire exister un genre critique, et à embrasser un objet colossal dans lequel s'entrecroisent et superposent de multiples discours critiques.

Homme d'innombrables chantiers, théoricien de la communication mais aussi de la littérature, passeur d'une infinie générosité, Yves Jeanneret est tout cela et plus, car son héritage scientifique ne tient pas tant à la transmission d'un savoir qu'à une invitation à la liberté : ce qu'il a pris soin de nous laisser, avant de partir, c'est la clé des champs.

Un dernier post-it

Marcela Scibiorska

Le nom d'Yves Jeanneret a marqué mon parcours de chercheuse dès ses premières heures. Voulant commencer d'un bon pied le défrichage théorique en vue d'aborder l'étude d'une collection patrimoniale, j'avais décidé d'entreprendre la lecture d'un ouvrage de référence sur la circulation des *êtres culturels* et me plongeai sans attendre dans *Penser la trivialité* (2008). Mon inexpérience dans le domaine des sciences de l'information et de la communication avait alors entraîné des semaines de familiarisation laborieuse avec chaque concept évoqué dans le volume, matérialisée par une myriade de notes rédigées sur des post-its que je collais en marge des pages du livre et placardais telle une mosaïque aux murs de mon bureau.

En regardant ces autocollants emplir mon espace de travail, je compris progressivement qu'ils allaient y élire domicile pour les années à venir ; pourtant, je ne mesurais pas encore pleinement la portée des travaux d'Yves Jeanneret, et l'importance qu'ils allaient prendre pour la suite de mes recherches. Les post-its n'ont pas quitté les murs de mon bureau jusqu'au jour de ma soutenance : les concepts puisés dans *Penser la trivialité*, que j'ai fini par apprivoiser, ont habité mon esprit et guidé mes réflexions tout au long de quatre ans de travail. Mais lors de cette première semaine de thèse, en me cassant la tête devant cette batterie de notions qui m'étaient entièrement nouvelles, je tentais d'imaginer quel genre de personne pouvait bien se cacher derrière un

ouvrage d'une telle densité intellectuelle, et je me projetais l'*ethos* d'un scientifique rigoureux et érudit, peut-être un peu austère.

Je n'aurais pas pu me tromper davantage sur cette dernière supposition. La rencontre avec Yves Jeanneret en personne a été une révélation, sur le plan professionnel mais aussi humain. En termes scientifiques, mes attentes, pourtant déjà élevées, ont été surpassées en l'espace d'un après-midi. Sollicité d'abord pour prendre part à la discussion dans le cadre d'un séminaire méthodologique autour de ma thèse, il s'est très vite imposé en tant que figure cruciale pour l'évolution de mon travail, que nos échanges n'ont pas tardé à orienter vers des terrains inattendus. Il était capable d'aborder chaque idée par un angle surprenant et d'alimenter des dialogues autour de n'importe quel sujet. La profondeur de sa pensée et sa capacité à renverser les idées reçues sur des concepts qui paraissaient établis rendaient les interactions collectives particulièrement stimulantes.

Yves était aussi un bâtisseur de ponts : sa façon de penser les rapports entre divers objets et discours permettait de naviguer avec aisance dans un vaste réseau d'aires disciplinaires, dans lequel j'avais d'abord tendance à m'embourber. La richesse et la justesse de ses remarques rendait précieuse chaque conversation : il possédait une manière de soulever avec finesse les points de flottement dans les réflexions et de leur donner du corps au moyen d'une phrase bien tournée. Ses remarques, toujours précises mais jamais violentes, étaient invariablement édifiantes, et la clarté de ses idées était doublée d'une légèreté dans l'expression, impressionnante face à la minutie de sa parole et la subtilité de ses choix terminologiques.

Mais avant tout, Yves Jeanneret était une source de chaleur humaine dans un milieu souvent intimidant pour les jeunes chercheurs et chercheuses. L'entrain avec lequel il appréhendait chaque projet était contagieux et capable d'instantanément restaurer la motivation dans les instants inévitables de doute et de stagnation. Aussi bien lors de sessions de travail collectif que lors de conversations individuelles, il prêtait une oreille attentive et s'adressait à ses interlocuteurs avec une véritable curiosité et une patience unanimement appréciées. Lorsqu'il a siégé dans mon jury de thèse, il s'est montré d'une bienveillance inestimable, et, tout en proposant une analyse remarquablement constructive des points à améliorer dans le travail, n'a pas manqué d'alléger l'atmosphère en faisant rire le public.

Peu importe le cadre – qu'il s'agisse d'un colloque, d'un comité de suivi de thèse ou d'un repas informel –, les échanges avec lui étaient toujours empreints d'humour. Son appréciation de la bonne bière fournissait un prétexte pour prolonger au café les rencontres professionnelles, qui, autour d'un verre, sortaient bien vite des sentiers scientifiques : tout était capable d'éveiller son intérêt. Il affectionnait particulièrement les conversations autour de la musique – un jour, en marchant à travers les rues de Bruxelles, il m'a dit : « Mon métier, c'est la littérature. Ma passion, c'est le piano ». Je n'ai, hélas, jamais eu l'occasion de l'entendre jouer, mais après l'avoir lu, je suis reconnaissante d'avoir pu rencontrer l'homme derrière l'œuvre prolifique. Son travail perdure et continue à nourrir les dialogues des chercheurs et chercheuses de nombreux domaines ; son nom marquera encore les parcours d'autres doctorants et doctorantes. Mais pour ceux qui l'ont connu, son enthousiasme, sa gentillesse et sa générosité resteront indissociables de la trace qu'a laissée ce collègue et ami.

Where is Yves Jeanneret ?

David Martens

Vous est-il déjà arrivé, lisant un texte, d'être la proie d'un de ces eurêkas qui vous conduisent à vous apercevoir que vous étiez une sorte de Monsieur Jourdain : vous faisiez quelque chose sans même vous en apercevoir ? C'est ce qui m'est arrivé lorsque j'ai lu pour la première fois Yves Jeanneret. En réalité, j'écris que je l'ai lu, lui. À dire vrai, ce n'est pas tout à fait exact... Forcément, je n'ai rencontré ses travaux qu'à travers... une médiation. Il s'agissait d'un compte rendu qu'Adeline Wrona, une collègue et amie d'Yves, avait consacré à *Penser la trivialité*. Ce texte m'a mis devant un impératif et une urgence : la nécessité de me procurer cet ouvrage et d'en prendre connaissance au plus vite. Plutôt que de me sentir nigaud (bon... j'avoue m'être senti tout de même un peu nigaud de n'avoir pas pris connaissance de ce travail plus tôt... mettons cela sur le compte des piteux méfaits des cloisonnements disciplinaires...), j'ai été pris d'une excitation intellectuelle comme on en connaît peu dans sa vie, je pense.

Ainsi se cristallisent certaines affinités électives....

Le travail que j'ai découvert m'a fait prendre conscience que je cherchais depuis plusieurs années à développer une approche de la littérature et de ses modes de médiation et de patrimonialisation – l'entretien, l'iconographie des écrivains, l'exposition de la littérature... – que quelqu'un d'autre, dans un autre domaine, développait depuis de nombreuses années, en proposant un outillage autrement plus affiné et précis que tout ce que j'avais pu bricoler

dans mon coin. J'avais proposé d'envisager l'écrivain comme un « objet culturel » susceptible d'être pris en charge par d'autres types de discours et d'autres formes médiatiques que la littérature (photographie, radio, cinéma ou télévision, arts plastiques ou encore exposition). Et en lisant *Penser la trivialité* (2008), je découvre une notion jumelle, celle d'*être culturel*, forgée en l'arrimant aux notions complexes de *trivialité* et de *polychrésie*, à travers lesquelles Yves Jeanneret a tenté de cerner les phénomènes de médiation de la culture dans un sens bien plus large que le seul domaine littéraire qui m'intéressait.

Cette lecture m'a marqué comme un certain nombre de lectures seulement l'ont fait. Ce livre n'est pas un livre facile à appréhender. La pensée comme l'écriture en sont particulièrement complexes. Cette difficulté ne m'a pas arrêté. Elle m'a demandé un effort auquel je n'ai pas regretté de m'être livré. Plutôt que de me donner l'impression que j'avais réinventé l'eau chaude, avec mes modestes intuitions, ton livre, Yves, m'a procuré l'outillage dont j'avais besoin pour mieux comprendre ce sur quoi je travaillais depuis des années en faisant – avec bien moins de brio, nécessairement... – du Yves Jeanneret sans le savoir... Je me réjouis chaque jour de cette découverte, que j'ai partagée aussitôt avec les personnes qui travaillaient avec moi, et que je ne cesse depuis de mobiliser dans mes travaux. Je crois d'ailleurs que peu des textes que j'ai écrits depuis n'ont pas, de façon plus ou moins centrale, bénéficié de ce que j'ai appris en te lisant.

Vint le temps de faire plus ample connaissance... Mais avant de te rencontrer, j'en suis passé par une deuxième médiation, forcément... J'ai pris le temps de regarder plusieurs enregistrements vidéos de conférences que tu as pu don-

ner. Elles ont fait naître en moi le désir d'en savoir davantage encore, sans plus attendre, sur le bonhomme qui avait écrit ce bouquin qui m'était si utile. Et la personne que j'ai découverte à cette occasion m'a ravi à bien des égards par sa courtoisie avec ses interlocuteurs, par son humour léger, tout en subtilité, et peut-être, surtout, par la jubilation que l'on voyait s'esquisser sur tes lèvres et pétiller dans tes yeux à partager et à réfléchir en échangeant des idées avec des collègues, des étudiants, n'importe qui... Je t'ai dans la foulée écrit pour la première fois, pour t'inviter à Louvain. Autant dire qu'on a fait copains dès la première poignée de mains, d'enthousiasme partagé, je pense.

Yves, nous avons bien des projets communs qui ne se feront pas... Je n'en évoquerai qu'un, parce qu'il constitue mon principal remords, et parce que ce que nous avons envisagé devait prendre la forme d'un dialogue, et que c'est je crois notre passion du dialogue qui nous a conduits à devenir amis. Nous devons avec Mathilde Labbé réaliser un entretien avec toi au sujet de ce que ton travail permettait d'apporter aux études littéraires. Pour toi, peut-être, cela aurait été l'occasion d'un coup d'œil dans le rétroviseur, puisque tu es littéraire de formation. Pour nous, cela aurait permis un partage avec ceux des littéraires qui aujourd'hui encore ne connaissent pas ton travail. Je regrette amèrement que nous n'ayons pas trouvé le temps de formaliser toutes les questions que nous souhaitions t'adresser et au sujet desquelles nous avons eu le loisir d'échanger informellement, parfois en nous chamaillant gentiment, en balade ou devant une bière (à ce propos, je ne peux désormais plus boire d'Orval, cette bière belge que je t'ai fait découvrir et que tu appréciais tant, sans penser à toi... heureusement que l'amertume peut aussi être délicate).

Nourrir des regrets, ce n'est pas nécessairement une mauvaise façon de faire siennes les traces que quelqu'un a pu laisser : cela laisse place au désir, notamment celui de transformer ces regrets en autre chose.

De nouvelles traces, forcément...

Éléments de lexique

Altération : « Transformation active des discours et des textes médiatiques au fil de leur appropriation par des publics et de leur circulation entre différents espaces sociaux ».

Être culturel : « Ensemble d'idées et de valeurs qui incarnent un objet de la culture dans une société tout en se transformant constamment à partir de la circulation des textes, des objets et des signes ».

Logistique : « Dimension matérielle de la circulation des textes qui permet de les conserver, de les transmettre, de les reproduire, de les détruire de manière technique et souvent automatique ».

Plateformisation : La « plateformisation » correspond à un processus d'industrialisation des modes d'accès à des productions informationnelles, culturelles, sociales sur le web. Ce terme s'appuie sur le mot « plateforme » lancé par les promoteurs industriels du web. Contre cette forme d'institutionnalisation des procès industriels, Yves Jeanneret a proposé de désigner ces procédés par l'expression de « capitalisme médiatique » pour insister à la fois sur le modèle économique et politique et sur l'articulation entre captation des formes de la culture et indifférence aux conditions d'exercice de la pensée (que les débats récents sur les *fausses nouvelles* révèlent). (Sarah Labelle)

Polychrésie : « Polyvalence pratique des textes et des actes de communication qui sont fondamentalement capables de soutenir différentes logiques sociales et de correspondre à plusieurs usages différents à la fois ».

Sémiotique : « Ensemble de concepts qui permettent d'identifier et de décrire les ressorts fondamentaux de l'expression et de l'interprétation des formes et des signes sur un type de média ».

Trivialité : « Caractère transformateur et créatif de la transmission et de la réécriture des êtres culturels à travers différents espaces sociaux ».

Sauf mention contraire, ces définitions sont issues du « Lexique » publié par Yves Jeanneret à l'entame de *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris, Éditions Non Standard, 2014.